



« Female Symbols and urban space »

Pour plus de diversité (de genre) dans l'espace publique

par Hermès Roland

Introduction à l'exposition réalisée par l'asbl Amazone, Carrefour de l'Égalité de Genre dans le cadre du projet « Female symbols and urban space », avec le soutien d'*equal.brussels*.

L'exposition est accessible au bâtiment d'Amazone, rue du Méridien 10, 1210 Bruxelles, du 17 septembre 2020 jusqu'au 28 janvier 2021

L'espace public (à la fois physique et numérique) est (ou devrait être) un espace commun, un espace d'activités sociales, un espace de transition entre la sphère privée et le monde professionnel, un espace de passages et d'activités commerciales, de consommation, de détente et de tranquillité, mais aussi un endroit où les sans-abris et les personnes socialement vulnérables devraient trouver une place. Il doit être un lieu de rencontre et un lieu de débat, de dialogue et d'activisme.

L'espace public physique est façonné par son architecture et son patrimoine, mais aussi par la publicité et d'autres formes d'appropriation. Cet espace est en constante évolution du fait des nouvelles constructions, de la réutilisation des bâtiments et de l'appropriation d'espaces sous l'influence des développements sociaux, politiques et culturels.

L'espace virtuel comprend des lieux de recherche et d'échange de savoirs, offre des opportunités d'aide active à l'élaboration de ces espaces, bien qu'il existe des institutions qui les conçoivent et les contrôlent de plus en plus.

Dans le cadre du projet « *Female symbols and urban space* », nous nous sommes intéressées aux questions relatives à la place des femmes dans l'espace urbain, mais aussi digital.

Comment sont-elles physiquement présentes dans l'espace urbain et numérique ? Comment vivent-elles leurs présences dans les divers espaces tels que les rues, les places, les cours et les parcs, le web ? Quels sont leurs vécus, leurs ressentis, leurs conceptions et leurs perceptions ?

Sont-elles en proie à l'angoisse, la peur de l'insécurité, d'être harcelées, agressées, violées à un coin de rue, ou au contraire se déplacent-elles en toute liberté et confiance, prêtes à agir pour repousser, écarter les dangers et affirmer leur présence et leur bien être ? Et comment faire face à la domination, la contrainte, la force, la violence ?

Quelle place symbolique accorder aux femmes dans ces espaces ? Comment les représenter, faire évoluer, transformer les conceptions d'une assignation diversifiée de genre de l'espace réel et virtuel ?

Tel est le genre de questions qui ont été posées aux artistes dans le cadre d'un appel à proposition pour l'exposition de ce projet, que nous vous proposons à partir du 17 septembre 2020 jusqu'à la fin janvier 2021.

Treize travaux d'artistes des arts visuels et des arts de la scène ont été rassemblés à la Maison Amazone, qui portent leur attention aux questions de présence et de représentation intersectionnelle des femmes dans l'espace public réel et numérique.

L'exposition que nous vous proposons prend forme d'une organisation spatiale basée sur des concepts créatifs qui prennent en compte une plus grande diversité dans la représentativité genrée de l'espace public.

Elle s'ouvre sur le mode d'une re-configuration microcosmique d'un espace public imaginaire, qui s'étalonne autour de quatre grands axes, à chacun des étages de l'établissement : la représentation ou la présence symbolique des femmes dans l'espace public ; la cartographie des espaces de féminité ainsi que des identités féminines ; l'(in)sécurité sociale et la transgression du patriarcat ; et enfin la revendication, l'autonomisation et l'appropriation de l'espace physique et virtuel.

Les artistes y traitent de manière singulière et inédite de ces problématiques matérielles et physiques mais aussi représentationnelles et symboliques de la place des femmes dans la ville.

1. Représentation des femmes/ présence symbolique

Imaginez le hall d'entrée et le couloir du rez-de-chaussée comme une petite allée qui mène à une place, à la cour intérieure. Vous découvrez des espaces semi-urbains que les femmes investissent au niveau symbolique.

Dans le couloir, la vidéo « *Rousari* » de **Negin Sadeghi**, en troisième année en vidéographie à l'école Agnès Varda. Elle y revendique la liberté d'expression, de pouvoir s'habiller selon ses propres envies. Indépendamment des conventions normatives, des principes religieux coercitifs, Negin Sadeghi se défait de son voile pour s'exprimer librement dans son genre quel que soient les espaces privés ou publics.

Plus loin dans la cour intérieure sont exposés quatre drapeaux du collectif **moi <-----art----->lesautres**, fondé en 2017 à l'École des Beaux-Arts d'Angers. Cathie, Lila, Rétif et Beth les ont créés en réponse à l'émergence croissante de symboles nationalistes dans leur vie quotidienne. Chaque drapeau est la représentation symbolique de l'amitié grandissante et des relations de travail au fil des saisons. En pensant au travers de ces symboles de ralliement, le groupe, la communauté et « l'être ensemble », elles mettent en avant des valeurs d'amitié, de solidarité, de sororité. Les drapeaux y sont des outils de représentation, de revendication, de décoration, de rassemblement ou de protestation.

2. Cartographie de l'espace/cartographie de la féminité

Au premier étage, les artistes s'aventurent dans une redéfinition géographique alternative des plans de ville, dans une perspective de revendication et d'intégration diversifiée du genre. Face aux perceptions de risques potentiels, l'oppression des mécanismes de domination et d'autocensure, elles créent des cartes, des itinéraires, des connexions alternatives. Elles déjouent les modalités et les structures de pouvoir de cet outil de communication, qui localisent les normes de représentation et de spatialisation des espaces en société.

Emma Johnson, originaire du Royaume-Uni, poursuit son cursus en Master en arts visuels à l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Anvers. Avec son travail visuel « *Mapping female bodies* », elle contre-cartographie la ville d'Anvers au moyen d'une carte alternative. Ses dessins à l'encre fluide du corps féminin, des assemblages de matériaux architecturaux et des coutures domestiques représentent des formes d'empreinte et d'occupation des espaces urbains. Sur base de cinq plans de la ville, elle crée de nouveaux espaces pour le corps vivant fluide, menstrué et allaitant des femmes auxquelles les espaces normés ne sont pas nécessairement appropriés, voire même refusés. Elle interpelle notre manière de penser l'espace urbain, et notamment ses structures immobilières. Elle visualise ainsi une appropriation féminine de la ville.

Face au constat que l'espace public, comme l'espace virtuel sont des espaces pensés, conçus et occupés essentiellement par la présence dominante des hommes, reléguant les femmes à un usage pragmatique de passages, de déplacements professionnels ou d'occupations domestiques, **Céleste Gangolphe et Elise Indovino** veulent témoigner de l'inexistant au moyen d'un « existant » fictif.

Elles nous rappellent que les femmes sont aussi sous-représentées dans l'espace urbain comme dans l'espace numérique, dans les métiers du Web avec des développements et des architectures « genrées », de l'application Google Map ou encore sur Wikipédia. Le harcèlement et le sexisme sont aussi présents sur la toile qui reste majoritairement dominée par les hommes.

La représentation, dans l'optique de ce projet, adopte le sens qui lui revient : rendre présent l'absence en représentant la présence des femmes dans des lieux publics, et notamment ceux qui n'existent pas pour les femmes, comme les toilettes publiques, etc.

Les silhouettes graphiques, qui résultent de photos de femmes réelles consentantes au projet rendent visible la présence féminine dans la ville à travers un « existant » fictif : en intégrant ces images dans l'espace urbain, et en les incluant dans le moteur Google Maps, et ensuite sur Instagram via le compte @jesuisicibxl et sous la dénomination #JESUISICIBXL, elles investissent aussi l'espace virtuel.

L'objectif de ce projet étant de représenter au niveau matériel et virtuel l'intégration des femmes dans l'espace urbain, en vue d'un impact réel sur le territoire bruxellois.

Avec une série de cinq dessins, l'artiste **M.R. Ecke** retrace diverses perceptions et archétypes de la femme ancrées dans l'inconscient collectif : comme la femme tentatrice, serpent ou héroïne, la femme qui préfère être réduite au silence ou seulement aimée pour son corps. Elle met en forme d'anciens proverbes occidentaux qui reflètent le point de vue des femmes à travers les âges tels que « Les filles doivent être vues et non pas entendues », « une bonne femme n'a pas de tête », etc. Les dessins apparemment naïfs et ludiques dépeignent une vision sexiste de la femme donnant une vision provocatrice de l'identité féminine aux formes en parties brisées, qui symbolisent les effets des mécanismes de domination et d'oppression dans une société patriarcale blanche basée sur des rapports de pouvoir.

Dans la « babble zone » du premier étage, **Manon Tagand** et **Léa Lebru** exposent les documents et les traces du projet militant *Ohlolos*.

Dans les termes des artistes, le corps féminin est souvent envisagé comme objet de consommation publicitaire standardisé, objet de désir sexualisé et objet de censure : corps objet des regards et des désirs de l'autre. Le corps féminin n'existant plus qu'au travers de ses représentations objectales.

Les workshops qu'elles proposent consistent en le moulage des bustes des participantes dans des bandes de plâtre, s'engageant dans un processus de réappropriation du corps qui appartient à chacune, pour mieux se rendre compte de son espace corporel et l'apprécier.

Le choix des bandes de plâtre médicales a une valeur symbolique, sur le mode d'une analogie thérapeutique. L'objet qui en résulte adopte la forme des empreintes du corps, comme une cartographie de la féminité et plus précisément de chaque femme qui en fait l'expérience. En s'exposant ensuite dans l'espace public, chaque moulage participe à la représentation d'une diversité de corps féminins, et à l'appropriation de l'espace public : l'investissement symbolique de l'espace urbain au moyen d'une empreinte du corps féminin.

L'objet en plâtre qui ressort de l'expérience assure aussi la distinction entre le corps féminin en présence réelle et la façon dont il peut être perçu, dans une dynamique de réification qui fait de la femme un objet figé et indifférencié¹. L'objet en tant que tel prenant forme d'une armure en réaction à ces conquêtes d'objectification.

Dans la salle du restaurant, en face, une version contemporaine du célèbre tableau du peintre français Eugène Delacroix, intitulée « La liberté guidant le peuple ». Avec cette reprise **Antoinette Smars**, artiste plasticienne belge, rappelle l'importance des femmes dans le contexte contemporain, en lutte pour un avenir humain. Elle appelle à faire entendre leurs voix dans la lutte contre l'exploitation, la course à l'industrialisation, l'oppression des migrants et des minorités, contre l'arbitraire politique, économique ou encore la puissance au profit de quelques-uns.

Ce faisant, elle met en scène une diversité de femmes dans une actualisation allégorique de la situation dépeinte par Delacroix: jeunes femmes protestataires ou révolutionnaires armées, vierge Marie qui veille en arrière-plan. Dans cet

¹ En référence à Nancy Fraser, *Fortunes of feminism : From state-managed capitalism to neoliberal crisis*, Londres, Verso Books, 2013, in « Partager la ville », p. 83.

espace alternatif, ce travail annonce les perspectives de revendication (*empowerment*) et d'appropriation de la ville.

3. *Insécurité sociale/transgression des normes patriarcales*

La sécurité sociale est un thème qui reste proéminent, comme le montrent les œuvres du deuxième étage. L'espace public est souvent perçu comme dangereux, surtout à la tombée de la nuit, notamment lors de déplacements à pied, à vélo ou en transport en commun. La ville peut être perçue comme lieu d'insécurité et de dangers : harcèlements, agressions, viols, etc. que les artistes rendent visibles et dénoncent.

La vidéo performance « *Noises I couldn't ignore* » de **Marie Bertrand**, qui est la deuxième lauréate du projet, montre et fait entendre comment les femmes font toujours preuve de vigilance supplémentaire lorsqu'elles pénètrent l'espace public. Elle propose au spectateur de l'accompagner dans un paysage sonore, et d'y faire résonner l'écho des intimidations et des insultes auxquelles les femmes sont confrontées quotidiennement dans la ville.

Cet événement initie un dialogue intérieur le temps d'un parcours en extérieur en raison de l'hypervigilance qu'implique le déplacement dans l'espace public. Ponctué de réflexions, de pensées et de commentaires, de voix et de silences qui se font entendre, cette vidéo performance invite le spectateur à réfléchir à ce que le harcèlement, les dangers potentiels de la présence des hommes, ou encore le sexisme publicitaire qui domine l'environnement urbain provoquent chez les femmes.

Marie Bertrand poursuit actuellement ses études dans l'option Image dans le milieu en master 2 au conservatoire ARTS2 à Mons.

Autrement, **Manon De Schacht**, étudiante en dernière année de stylisme-modélisme à la Haute École Francisco Ferrer, dénonce des faits de viols et de harcèlement sur base d'une collection de mode engagée politiquement et socialement. Avec des vêtements et des sacs à main originaux, imprimés ou brodés d'insultes que les femmes se prennent en pleine figure et qu'elles battent à plate couture, l'artiste rend visible et tangible les rapports de pouvoir et de violence envers les femmes. Aussi provocantes que soient certaines de ses pièces, la tenue unisexe à col ouvert, qui représente le sexe féminin, rappelle aux spectateurs que tout le monde vient du même endroit, l'utérus, et qu'il est du devoir de chacun de respecter la femme. La provocation de sa collection *streetwear* a

pour fonction politique d'accroître la conscientisation de ces actes de violence faite aux femmes, la sensibilisation éducative.

D'une manière poétique, **Angela Rosa**, artiste autodidacte d'origine italienne, propose deux peintures à l'acrylique pour nous parler de ces frustrations, sur le mode de figurations symboliques.

« *Urlo* » représente un grand cri de rage, pour faire entendre la voix des femmes dans la ville, la nuit, à ceux qui font la sourde oreille face aux discriminations, au sexisme, au machisme, aux agressions...

En correspondance ou en analogie, « *Urlo* » fait écho à la vidéo performance de Marie Bertrand « *Noises I couldn't ignore* ». Une femme brise le silence, exprime les bruits de la ville qu'elle ne peut retenir dans la nuit.

« *Tutta mia la citta'* » (Toute ma ville, All my city) s'impose comme acte pictural, sinon performatif cette fois, d'affirmation de la liberté, de pouvoir se déplacer en ville sans peur et sans soucis, voire d'y rêver sinon d'y perdre la tête en toute confiance et légèreté.

4. Revendication et appropriation de l'espace (digital et physique)

L'« *empowerment* », comme revendication et appropriation, est sans doute le concept représentatif des démarches des artistes du quatrième étage. En réaction aux mécanismes de domination, de harcèlement, de sexisme, de viols et autres, elles prennent position dans l'espace réel et virtuel.

Clyde Lepage, étudiante qui poursuit un master artistique à l'ERG a été désignée lauréate n°1 de ce concours.

La performance *La position des coudes* consiste en une action inédite dans la ville, en réponse active à l'occupation masculine dominante de l'espace : ne s'écartant pas face aux femmes dans la rue pour les laisser passer, les menant à devoir s'effacer ou dévier de leur chemin pour éviter la collision, ou encore pratiquant le *manspreading*.

Le « *manspreading* » ou « *man-sitting*² », qui peut se traduire par le terme d'« étalement masculin » désigne la posture adoptée par certains hommes dans

² <https://fr.wikipedia.org/wiki/Manspreading>. « Le terme apparaît aux États-Unis en 2014 après une campagne lancée dans le Metropolitan Transportation Authority (MTA) ou métro de New York en 2013 pour promouvoir des comportements respectueux. »

les transports en commun, qui consiste à s'asseoir en écartant les cuisses et en occupant plus que la largeur d'un siège.

Engagée dans les luttes politiques et sociales, Lepage a pris le risque de répondre activement à ces pratiques sur le mode d'une dynamique d'inversion, ou que l'on pourrait dire non mimétique.

Avec la performance « La position des coudes », Clyde Lepage s'élançait dans la rue neuve de Bruxelles pour investir la ville. L'action étant d'autant plus symbolique, au sens même de non figurative et non réaliste, que si l'écartement des coudes permet l'affirmation d'un espace interpersonnel à respecter, la position n'est sans doute pas très confortable à long terme à la différence de l'écartement des jambes d'un homme assis. Ce dernier comportement étant considéré d'une part comme dominant, irrespectueux, sexiste voire séducteur, et d'autre part justifié par l'effet d'une contrainte de type morphologique.

La position des coudes apparaît comme pendant de ce comportement d'assiègement, auquel elle fait écho : en position assise, le buste penché, les coudes reposant sur les genoux, symbole de fermeture et de passivité dominante. Cette proposition triplement inversée (la femme au lieu de l'homme, les coudes au lieu des genoux, mais aussi l'activité contre la tranquillité) est, pour l'artiste, une réponse critique au *manspreading*. Elle reprend les caractéristiques de prise de pouvoir, comme un miroir déformant, tout en les modifiant afin de renverser les rapports de force. Lepage, dans ses propres termes, a renversé les codes, en menant son action sans baisser les bras.

Clin d'œil au passage à Valie Export et son action « Aktionshose: Genitalpanik » en 1968, où l'entrejambe à découvert et la Kalachnikov en mains elle imite les codes et les normes de l'homme fort, viril et brutal dans la société.

Dans la perspective d'autonomisation (« *empowerment* »), de revendication, et d'appropriation des espaces symboliques et matériels, pour une occupation et une gestion égalitaire de nos lieux de vie en commun, **Daniel Luz Legrain**, œuvre à pallier le manque de représentation des femmes dans la ville.

BruxELLES est un dispositif qui se compose d'un ensemble de visages de femmes brodé à la machine à coudre avec des fils de différentes couleurs sur un support transparent. L'installation interactive invite les participants à devenir observateur-trices pour mettre en lumière avec leur smartphone ces visages qui s'agrandissent sur le mur, par effet de projection. En prenant les choses en main, le dispositif vise à accorder plus d'importance à la représentation des femmes dans

l'espace, à se battre pour une place plus équitable, pour s'approprier l'espace urbain.

Partant d'une adaptation du mythe d'Antigone avec le texte « *Traces of Antigone* », de Christina Ouzounidis, autrice suédoise, **Elli Papakonstantinou**, artiste internationale d'origine grecque, propose avec **ODC ensemble** une performance digitale en anglais, grec et suédois. Cette pièce, rassemble une équipe internationale de performers dont la création a commencé peu avant la crise du coronavirus. Elle a été adaptée en raison du confinement à la plateforme ZOOM, utilisée comme « scène » alternative.

Cette restauration de comportement du mythe d'Antigone, dans les termes Schechnerien des études de la performance³, arrive comme réponse immédiate au confinement global du coronavirus. Elle implique un dialogue indéfectible à propos de la présence et de l'absence qu'a aussi pour fonction de rendre présente la représentation, dans la connectivité et l'isolement.

Dans ces conditions, ce cercle de femmes rassemblé pour la création a exploré et développé un nouveau langage performatif, qu'elles ont appelé « théâtre de la séclusion, ou théâtre du confinement ». Cela consiste en une performance diffusée en direct, développée, conçue et performée dans l'isolement, depuis les habitations des différentes artistes, pour créer une expérience audiovisuelle unique, sur le mode d'un concert cinématographique synchrone.

Le confinement des corps physiques dans des fenêtres digitales fait directement écho au thème de la pièce : le « piègeage » dans l'identité de genre et la relation de la féminité à la domesticité.

Avec la crise sanitaire globale, l'isolement a toutefois touché tout le monde. Pour la première fois dans l'histoire contemporaine, il n'est plus spécifique à la condition féminine.

La dichotomie entre espace public et espace privé, et par là même entre gestion masculine de la ville et domesticité, sinon domestication féminine est profondément enracinée dans la pensée politique européenne, comme le rappelle le chapitre 6 de Claire Gavray et Patrick Govers « Usages et représentations genrées des espaces à l'adolescence » dans le livre « Partager la ville » sous la direction de David Paternotte et Muriel Sacco.

³ Schechner Richard, *performance Expérimentation et théorie du théâtre aux USA*, Montreuil, Éd. Théâtrales, 2008, p. 8-9.

Dans la société hellénique, cette conception est profondément ancrée dans la vision de la société, de son organisation et de sa gestion matérielle. Dans l'économie grecque antique, les femmes sont confinées, sous l'autorité des hommes, cantonnées à la reproduction physique et l'entretien matériel des êtres humains. Les hommes se réservent la gestion de la cité, de la sphère publique. Cette dichotomie se retrouve aussi au cœur de la pensée des Lumières, de la modernité naissante. La sphère public est le lieu de gestion patriarcale par excellence, réunissant les individus considérés comme responsables et raisonnables pour débattre et décider des normes du vivre ensemble.

Malgré la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen en 1789, qui constitue une rupture avec l'antiquité gréco-romaine, en proclamant que chaque personne humaine vaut pour elle-même, en égalité et solidarité avec autrui, les dirigeants masculins ont continué d'exclure les femmes de la sphère publique. Ils les ont privées de leur statut et de leurs droits de citoyen autonome, et les ont considérées comme mineures au même titre que les enfants.⁴

En faisant résonner une adaptation du mythe antique d'Antigone, jusqu'aujourd'hui, ODC ensemble explore l'espace domestique du confinement. Les artistes adoptent le rôle des « filles absentes » (« *Absent Girls* ») en mémoire des femmes avant elles, sur les traces d'Antigone, faisant partie de notre héritage culturel. Là où Antigone s'est retrouvée confinée jusqu'à la mort avec son amant Hémon dans le tombeau de son demi-frère Polynice (et plus largement dans l'espace public du cimetière) qu'elle a enterré contre la loi de Créon, elles s'attaquent à la gestion patriarcale de la sphère publique. Dans la sphère privée de leur habitation et sur l'agora d'un rassemblement numérique, ce n'est pas seulement le confinement des femmes qu'elles questionnent, mais les dangers de l'hégémonie du patriarcat peut-être plus enclin dans ces conditions à la violence envers les femmes et les enfants.

ODC ensemble est une compagnie de théâtre subventionnée créée par la directrice Elli Papakonstantinou, lauréate du prix hors catégorie. Chercheuse invitée du CCRMA par Stanford Université et chercheuse invitée de l'Université de Princeton, elle a été nommée deux fois pour des bourses d'artiste Fulbright. Papakonstantinou a revisité des classiques, par des expériences créatives immersives, en connectant les notions de mythe, de philosophie, et des histoires majeures de notre temps. Elle a façonné ses idées à partir des mouvements civiques qui ont émergé en Grèce pendant la crise.

⁴ Gavray Claire et Govers Patrick, *Usages et représentations genrées des espaces à l'adolescence*, in « Partager la ville », sous la direction de Muriel Sacco et David Paternotte, 2018, p. 82.

Nous espérons que cette exposition ouvrira les yeux, les oreilles et tous les autres sens à l'importance de la présence et de la représentation féminine dans la ville, pour penser le devenir de l'espace urbain, inclusif.

Consultez le [catalogue de l'exposition](#) pour trouver des informations supplémentaires sur les artistes et les photos des œuvres exposées. Explorez la [bibliographie thématique](#), l'[annexe 1 \(projets, réseaux et bonnes pratiques\)](#) et l'[annexe 2 \(arts du spectacle\)](#) pour découvrir des savoirs plus profonds sur le sujet. Et n'oubliez pas d'écouter les interventions excellentes de [l'après-midi d'étude](#) qui accompagnaient l'exposition.